

à certains malades qui ne peuvent pardonner aux gens sains la bonne santé dont ceux-ci jouissent. Lisez ce passage d'une lettre d'un voyageur actuellement en France :

L'apparition d'un roman honnête en langue française est devenue chose assez rare pour qu'on la signale d'une manière toute spéciale. En règle générale, chaque livre nouveau, dans cette catégorie, est à prendre avec des pincettes, tant la littérature du jour en France est immorale et malpropre. Il est devenu presque impossible de chercher une lecture distrayante dans cette littérature. Sur dix de ces ouvrages, tout frais, à couverture jaune ou grise, que vous remarquerez à l'étalage des libraires ou dans les bibliothèques, vous en trouverez à peine un seul qui soit convenable et que vous puissiez apporter chez vous.

C'est pénible à constater, mais il y a contraste absolu, à cet égard, entre cette littérature uniformément malpropre et les romans de langue anglaise qui se vendent partout en Amérique, sur les trains de chemins de fer, et qui, s'ils sont insignifiants parfois, sont, du moins, sans danger. Mais en France, il en est de la littérature comme du théâtre ; les auteurs, sinon le public, semblent ne rien concevoir de beau ou d'agréable en dehors de ce qui est mauvais et malpropre.

* * Cette étrange sortie est évidemment l'œuvre d'un malade plutôt que d'un méchant, et l'excès même de l'accusation prouve combien elle est peu fondée.

Que l'on dise qu'une certaine école soit mauvaise, nuisible, dangereuse, canaille même, je le veux bien, mais il ne faut pas oublier que les œuvres de cette école sont lues avec beaucoup plus de plaisir par les étrangers que par les Français eux-mêmes.

Si *La Terre*, de Zola, s'est tirée à soixante mille exemplaires, il ne faut pas perdre de vue que vingt mille à peine ont été vendus en France, et que c'est l'étranger qui a acheté le reste.

Je comprends que dans la vieille ville aristocratique de Pau, (d'où la lettre susdite est datée) les vitrines des libraires soient encombrées d'ouvrages d'écrivains naturalistes et même obscènes, je ne mâche pas le mot, mais ces marchands de mauvaise littérature offrent à leur clientèle d'étrangers ce qu'ils aiment le mieux, et, comme le dit l'auteur du passage que j'ai cité, les trois quarts de la population de Pau, en hiver, se compose de gens venus des quatre coins du monde pour demander à la ville d'Henri IV la santé et..... lire les mauvais livres.

Il en est de ces gens là, comme de ceux qui, à peine arrivés à Paris, demandent l'adresse des mauvais lieux plutôt que de se rendre à l'Eglise, et qui, après avoir mené pendant quelques mois une vie de polichinelle, reviennent dans leur pays en disant que la grande ville française est corrompue jusqu'à la moëlle.

Il n'est pas bon de viser plus haut que la cible, on dépasse le but et on est toujours mauvais tireur.

Si vous vous contentez de lire le *Gil Blas* et autres journaux *ejusdem farinae*, vous avez raison ; mais ce n'est pas là tout le journalisme français, et j'avais encore plus raison de vous parler l'autre jour du *Semeur*, qui est un journal très peu lu à l'étranger, mais qui combat en termes honnêtes tout ce que cette mauvaise littérature a de mauvais.

À côté de cette mauvaise école que je déteste et que j'abhorre plus que personne, il en existe une autre, la bonne, celle qui produit le bon, le vrai, le beau et, dans aucun pays, elle ne compte autant d'adeptes qu'en France.

Aucune nation n'a produit, et ne produit, même de nos jours, autant d'œuvres saines en littérature, en peinture, en sculpture et en musique, que ne le fait la France, mais je le répète, il existe des hommes ainsi faits, qui, en entrant quelque part, ne manquent jamais de faire cette question :

—Montrez-moi donc l'endroit où ça sent le plus mauvais ?

C'est un besoin qui ne se comprend qu'en certains moments, mais on ne doit pas l'éprouver tout le jour, à moins qu'on ne soit malade.

La littérature des pays anglais !

Ah ! parlons-en ! Allez dans n'importe quelle librairie anglaise de Montréal, et demandez *Maria Monk*, l'œuvre la plus immorale, la plus ignoble, la plus vile, la plus anti-catholique que le diable ait pu imaginer, et on vous la donnera... moyennant monnaie.

Jamais Zola, ni ses complices, n'ont rien fait qui approche de cela.

L'excès en tout est un défaut, en critique comme en toute autre chose, et dire que toute la

littérature française est mauvaise et que le public français n'aime ni le beau ni le bon, mais au contraire ce qui est malpropre, c'est imiter l'Anglais qui affirme que les Français ne mangent que des grenouilles, ce qui n'est pas tout à fait exact.

* * Il est fâcheux que cet article ne soit pas signé, car on saurait à qui on a affaire.

L'article anonyme, bien qu'admis en notre pays, n'est jamais l'œuvre d'un homme de courage, à moins que l'anonymat ne lui soit imposé, auquel cas le propriétaire du journal est responsable du voile qui couvre le nom de l'auteur.

C'est alors la guerre du serpent, du reptile qui ne veut même pas relever la tête de peur d'être écrasé, mais franchement cela n'est pas bien.

Le public n'est pas sot, et ce qu'il aime, c'est connaître le nom de celui qui écrit, qui communique avec lui et lui vend sa pensée.

Si j'avais un journal à moi, je ferais ce que j'ai toujours fait dans *LE MONDE ILLUSTRÉ*, je signerais carrément mon nom, un nom sans peur et sans reproche, et alors je serais toujours responsable de ce que j'ai écrit.

Tout homme peut commettre une erreur, — vous, comme moi — mais ce que j'écris, je le pense, et je voudrais que tout le monde fût comme moi.

Le journalisme devrait être à mon sens, une véritable conversation, ou plutôt une correspondance entre l'écrivain et ses lecteurs. et si l'un se trompe les autres pourraient le juger.

Si un journal avait le courage de paraître avec des articles *toujours signés*, il aurait, je crois, le plus grand succès, le succès dû à la franchise.

Dans les armoiries de France, le blason du roi est surmonté d'un casque à visière relevée, le seul du genre ; c'est ce que j'aime : pas de masque, montrez vos yeux !

Si je me trompe, répondez-moi visière haut, et que tout le monde sache qui parle ou qui écrit.

Ce devrait être là surtout le motif qui guide le lecteur pour s'abonner à un journal, savoir qui écrit, et si le journal ne vous plaît pas renvoyez le ; mais de grâce, soyez francs.

* * Il y a avocat et avocat, comme il y a fagots et fagots, et vous allez en juger par l'exemple suivant :

C'est une déclaration dont je ne citerai que la première ligne :

Le demandeur déclare que par bail *verbal* sous *seing privé*

Signé : XXX avocat.

C'est un avocat de Montréal qui a commis ce chef-d'œuvre et s'il réclame je le nommerai.

LÉON LEDIEU.

NOS GRAVURES

UNE EXPULSION À NEW-YORK

IRLANDE n'a pas seule le triste monopole des expulsions barbares, et la gravure que nous publions aujourd'hui en est la preuve.

Parfois, aux États-Unis, dans le pays de la grande liberté, un propriétaire tient sous sa domination incontestée trente ou quarante familles, qu'il entasse tant bien que mal dans son immeuble, et malheur au pauvre locataire qui ne paie pas son loyer au jour dit.

M. Vautour tient sa proie et ne la lâche plus.

LE GÉNÉRAL SAUSSIER

La France, disions-nous, dernièrement, ne désire pas la guerre ; et, la preuve, c'est qu'elle prépare, avec activité, l'Exposition Universelle de 1889.

Mais si la France ne désire pas la guerre, elle ne la craint pas ; et, certes, son armée, tant au point de vue de l'instruction que du matériel, ne le cède en rien à aucune autre armée de l'Europe.

L'armée française, on le sait, se divise en dix-huit corps d'armée, plus un dix-neuvième pour l'Algérie et la Tunisie.

En temps de guerre, ces dix-huit corps d'armées seront concentrés et réunis en trois grandes armées, ayant chacune leur général en chef. Ces trois généraux en chef, afin de bien conserver l'unité d'action, auront, tout en gardant leur ini-

tiative, à s'inspirer des plans d'un généralissime. L'officier-général, appelé à commander, en temps de guerre, toute l'armée française, est connu, c'est le général Saussier.

Né à Troyes (Aude), le 16 janvier 1828, Saussier (Félix-Gustave) sortit de l'école militaire de Saint-Cyr, dans l'arme de l'infanterie, le 1^{er} octobre 1830. Lieutenant le 23 février 1854, capitaine le 1^{er} août 1853, lieutenant-colonel le 6 mars 1867, il prit part aux campagnes de Crimée, d'Italie, du Mexique et d'Afrique, et fut promu colonel en décembre 1869. Il commandait le 41^e régiment d'infanterie durant le siège de Metz, et, lors de la capitulation de cette place, signa, avec quarante-deux de ses officiers, une protestation énergique, remise au maréchal Lebœuf.

Emmené prisonnier en Allemagne, il réussit à s'échapper, traversa l'Autriche et l'Italie, et vint rejoindre l'armée de la Loire.

Général de brigade le 5 janvier 1871, il fut élu représentant de l'Aube, à l'Assemblée Nationale, siégea au centre gauche et prit une part brillante aux discussions sur la réorganisation militaire. Il refusa d'être porté comme candidat aux élections sénatoriales, pour se consacrer exclusivement à ses devoirs militaires.

Après avoir été nommé commandant aux différents corps de l'armée, il passa au 6^e corps, à Châlons, le 19 août 1880, et se vit confier, quelques années après, le poste le plus envié et le plus difficile à tenir, celui de gouverneur-général de Paris.

Le généralissime de l'armée française, bien qu'agé de soixante ans, est un vigoureux soldat. Puisse-t-il, si jamais la France est attaquée, conduire l'armée à la victoire et chasser pour jamais l'étranger du sol sacré de la Patrie !

M. TIRARD

M. Tirard, chef du cabinet français, est né en 1832, à Genève, d'une famille française. Il a été longtemps à la tête d'une importante maison d'horlogerie et a su acquérir une fortune considérable. Sous l'empire, il fit partie du Conseil des prud'hommes.

Après le 4 septembre, il fut nommé maire du 11^e arrondissement et ne tarda pas à être élu député. En cette qualité, il fut un des plus chauds partisans de la lutte à outrance et vota contre la paix à l'Assemblée Nationale.

M. Tirard a été député de Paris, sans interruption, de 1876 à 1885. Au cours de cette longue législature, il a été trois fois ministre. Il a tenu successivement le portefeuille de l'agriculture et du commerce, et celui des finances à deux reprises différentes.

On reconnaît difficilement aujourd'hui, chez M. le président du Conseil, l'ancien habitué des clubs et l'ami des politiciens les plus avancés de la fin de l'Empire. M. Tirard est devenu un homme politique correct, froid et avisé. On l'a bien vu aux termes de la déclaration qu'il a lue aux Chambres et qui, sous une simplicité apparente, cachait une grande habileté. On eût cherché en vain, dans cette déclaration, tout entière consacrée aux affaires, un point quelconque pouvant donner prise à une attaque.

DIX JOURS À LA DÉRIVE

Les sept survivants du naufrage du *D. Chapin*, de Boston, ont fait un récit navrant de leurs aventures.

Assailli par d'épouvantables tempêtes, démanté et faisant eau, le navire dut être abandonné en mer le 24 décembre et l'équipage se jeta dans une chaloupe sans vivres et sans une goutte d'eau douce.

Le 29, le capitaine Wall fut pris de délire et eût une agonie terrible. Quelques heures après, son corps fut solidement attaché sur des planches et lancé à la mer.

Le 30, un Japonais, John Anderson, devint fou et mourut le lendemain en même temps qu'un matelot, Peter Peterson.

Enfin, après avoir été ballottés par les flots pendant dix jours et avoir souffert les horribles tortures de la faim et de la soif, les survivants furent recueillis par le *Luis C. Rabel*, et conduits à la Havane, d'où ils revinrent aux États-Unis.